

NOTES SOCIALES

I

DE LA VRAIE MÉTHODE SCIENTIFIQUE ⁽¹⁾

I

Voici un petit livre dont le succès a été très vif, et, j'imagine, très inattendu pour son auteur. Le titre à la fois si modeste et si technique, — *les Limites de la Biologie*, — indiquait une étude d'un ordre spécial, et dont il semblait que le grand public dût se désintéresser. M. Grasset, d'autre part, ne quitte guère Montpellier. Il n'a pu acquérir par son enseignement cette vogue parisienne qui fut celle d'un Claude Bernard ou d'un Trouseau, pour ne parler que des morts. Le caractère sévèrement professionnel de ses précédents ouvrages, notamment de son vaste *Traité des maladies du système nerveux*, était de nature à provo-

(1) A propos des *Limites de la biologie*, par M. le docteur GRASSET (1 vol. chez Alcan.)

quer plutôt la défiance d'un certain public. On admet malaisément que les qualités du praticien et celles du philosophe ou du généralisateur coexistent chez un même homme. Ces deux cents pages étaient si fortes qu'elles ont vaincu ces obstacles. Elles ont été passionnément lues et passionnément discutées. La raison en est sans doute dans la vigueur de la doctrine, dans la richesse de la documentation, dans la lucidité de l'analyse. Ces mérites n'auraient pas suffi si le vitaliste déclaré de l'hôpital Saint-Eloi n'avait abordé là, et, à mon humble avis, résolu de la façon la plus saisissante un des problèmes essentiels de notre âge, et qui n'est rien moins que celui de la valeur de la Science.

Une récente discussion entre M. Berthelot et M. Brunetière a prouvé, par son retentissement, à quelle profondeur ce problème passionnait en effet nos contemporains. Ce serait une grave erreur de croire que cet intérêt date d'aujourd'hui ni même d'hier. Il semble qu'il faille reporter aux environs de 1850 le moment où il s'est posé devant les meilleurs esprits. Jusqu'à cette époque, lorsqu'on prononçait ce mot de Science, on ne l'appliquait guère qu'à l'ensemble des Sciences positives, telles que les Mathématiques, la Physique, la Chimie, la Physiologie. La Science s'opposait communément à l'Art et à la Littérature. On n'entendait pas en faire un procédé de l'intelligence, capable de s'adapter à tous les objets, et de renouveler le domaine entier de la connaissance, autant que celui

de l'activité. Après les merveilleuses découvertes accomplies par cette succession de grands ouvriers de vérité qui se sont appelés Laplace et Cauchy, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, Fresnel et Faraday, Ampère et Arago, Magendie et Flourens, — combien d'autres encore! — une idée commença de germer et de croître, dont les premiers essais de M. Renan et de M. Taine donnent l'expression la plus brillante, sinon la plus complète. Cette idée, Auguste Comte en avait été le précurseur méconnu. Elle pourrait se schématiser ainsi : n'est-il pas loisible d'employer pour des besognes réservées auparavant à d'autres facultés les méthodes auxquelles les sciences doivent leurs rapides et indiscutables progrès? On oppose sans cesse la Littérature et la Science. N'y aurait-il pas lieu, au contraire, de les marier? La Religion et la Science. Pourquoi ne pas les unir? Et l'auteur de l'*Histoire de la Littérature anglaise* entreprend de trouver la loi fixe qui domine toute la production des œuvres d'art d'un pays. Renan se propose de déterminer les conditions exactes qui régissent la naissance, l'efflorescence et la décadence des phénomènes religieux. Plus tard, Zola intitulera une suite de récits : *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*. Il dressera un arbre généalogique de ses personnages qui est comme un code des lois de l'hérédité. Il entreprendra une étude sur le « Roman expérimental », pour donner une suite à la célèbre *Introduction à la médecine expérimentale*. Les sociologues et les

politiciens de la même époque prétendent, eux aussi, mettre au service de leurs théories les méthodes de cette science expérimentale. C'est l'ambition de Karl Marx dans son vaste traité, de Spencer dans toute son œuvre, comme plus tard de Gambetta dans ses discours et ses programmes. Il n'est pas jusqu'aux poètes qui ne se piquent de renouveler l'art des vers par la Science, soit qu'ils ambitionnent, comme un Leconte de Lisle, de donner à leur peinture des mœurs antiques les précisions et jusqu'au vocabulaire des érudits, soit qu'ils recherchent, comme un Sully-Prudhomme, les fondements physiologiques de la versification. J'ai choisi ces noms entre des centaines. Ils sont plus représentatifs que d'autres parce que les œuvres auxquelles ils sont attachés sont plus accessibles, j'allais dire plus vulgarisées, en retirant à ce mot tout sens défavorable. Ils permettent de mieux saisir en quoi cet effort pour élargir le domaine de la Science put paraître avoir avorté au regard de nouveaux venus qui avaient fait à leurs devanciers un tel crédit d'enthousiasme et d'espérance.

Et d'abord que cet effort ait réellement avorté sur certains points, le seul examen des résultats obtenus par les plus grands de ceux que je viens de mentionner suffit à le démontrer. Ce qui caractérise essentiellement la connaissance scientifique, c'est l'*impersonnalité*, ou, pour employer le langage classique, l'*objectivité*. Ces deux termes se complètent. Leur seule étymologie suffirait à définir la Science. Il n'y a Science que dans une confor-

mité de la pensée à l'objet, si exacte, si stricte, que cette pensée devienne identique dans tout esprit, une fois mis en présence de cet objet, à travers et malgré les différences de capacités et de goûts individuels. Le principe des vases communicants est le même pour un candidat au baccalauréat et pour un physicien de l'Institut. Le plus illustre des géomètres ne démontre pas l'égalité des triangles autrement qu'un élève de quatrième. C'est bien aussi ce caractère de fixité universelle que les Taine et les Renan, les Zola et les Sully-Prudhomme, tout comme les Spencer et les Karl Marx, ont rêvé d'imprimer à leurs conceptions de critiques et d'exégètes, de romanciers et de poètes, de moralistes et de sociologues. Nous pouvons dès aujourd'hui étudier leurs travaux dans une perspective qui nous permet d'en discerner les portions durables et les portions caduques. Il est bien frappant que les pages auxquelles ces écrivains ont essayé de donner la valeur la plus délibérément scientifique nous semblent, au contraire, les plus contestables, les moins vérifiées, les plus révélatrices d'une illusion subjective. Lorsque Taine croit expliquer l'énigme de la création littéraire par la race, le milieu et le moment, nous voyons là un signe de la passion philosophique dont cette forte intelligence était dévorée. Nous nous en rendons compte : il a donné pour une loi ce qui n'était qu'un point de vue tout arbitraire, en instituant des hypothèses *de type scientifique*, mais non pas *scientifiques*. La différence est du tout au tout.

C'est par d'autres morceaux et de plus solides que sa *Littérature anglaise* lui survit, par des portraits tels que ceux de Swift et de lord Byron; ils ne sont que de la critique sentie, mais avec quelle ardeur et quelle justesse! Pareillement, lorsque Renan inscrit en tête de sa *Vie de Jésus* et de son *Antechrist* cette formule : *Histoire des origines du Christianisme*, il nous fait mieux saisir encore le contraste entre ce qu'il a voulu et ce qu'il a réalisé. La prestigieuse ingéniosité de ces romans sacrés n'a rien de commun avec l'indiscutable Science. C'est une rêverie personnelle que l'auteur évoque, une fantaisie de poète plutôt gâtée par l'inutile appareil des textes. Ils ne sont pour lui qu'un prétexte à interprétations indémontrées. Ce qui vaut dans cette histoire — c'est le Néron, c'est l'Hadrien. — Ces fines esquisses n'ont rien à voir avec des pages comme celle qu'il a — lui aussi, le grand ironiste! — intitulées : *De la méthode expérimentale en Religion*. Il en est de même des vigoureux tableaux de foules qu'a brossés Zola. Ils demeurent entièrement étrangers aux théories par lesquelles le romancier a entrepris de les justifier. Les théories ont vieilli. Elles étaient démodées aussitôt que nées. Les tableaux, eux, n'ont pas bougé. On pourrait prolonger cette analyse et l'on trouverait que les constructions pseudo-scientifiques de l'auteur du *Capital* ou des *Premiers Principes*, comme les phraséologies positivistes du fondateur de l'opportunisme sont allées rejoindre les chimères d'un Fourier ou d'un Saint-Simon. La tentation était pres-

sante, on l'avouera, de conclure que la Science a fait banqueroute à ses fervents de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, et c'est bien aussi cette faillite que proclament, avec une outrance égale à l'engouement de 1850, beaucoup d'excellents esprits de 1905. Ils entendent par là, non point que les Sciences naturelles ou mathématiques aient cessé de progresser, mais que leurs méthodes appliquées à l'Art, à la Littérature, à la Morale, à la Politique se sont trouvées insuffisantes.

II

La grande originalité du livre de M. Grasset réside dans une analyse supérieurement menée des raisons qui nécessitaient cet apparent insuccès des méthodes scientifiques, et dans la démonstration que cet insuccès ne prouve rien contre l'application de la Science à des domaines nouveaux. Il lui a semblé que partout où ces méthodes scientifiques avaient échoué, justement elles n'avaient pas été assez scientifiques. Si la Science consiste, par définition, dans une étude objective de la réalité, n'est-il pas évident que son premier soin doit être de subordonner ses procédés de recherche à la nature propre, ou, si l'on veut, à l'espèce de cette réalité? Une vue métaphysique, c'est-à-dire non démontrée scientifiquement, nous fait seule con-

cevoir la totale unité du *cosmos*. Le monde ne se présente à nous, quand nous nous en tenons à l'observation, que fragmenté, que distribué en séries de phénomènes parallèles, mais distincts. Nous constatons ainsi qu'il y a des groupes de faits physico-chimiques, des groupes de faits physiologiques, des groupes de faits mathématiques, des groupes de faits psychologiques, des groupes de faits sociaux, des groupes de faits religieux et que ces faits sont, pour notre expérience, irréductibles les uns aux autres, même quand notre raison ne se satisfait pas d'une telle multiplicité. Cette énumération des objets de la connaissance est très incomplète. Elle n'est pas classée. Elle suffit à démontrer que les Sciences, si elles ont des moyens communs d'investigation, doivent en avoir de particuliers. Cette règle a-t-elle été suivie dans les travaux dont l'insuccès a fait conclure à la banqueroute de la Science? C'est le sujet véritable de l'étude de M. Grasset. Il conclut que non, et il en donne la preuve.

Si l'on examine en effet avec soin les conceptions des critiques et des romanciers, des politiques et des sociologues que j'ai cités plus haut, dans leurs parties caduques, on reconnaît que toujours ou presque toujours ils ont entendu par ce terme très général : la Science, une Science très particulière, et que cette Science a été la Biologie. On peut retracer à peu près ainsi la marche de leur pensée : ils ont estimé que le point de vue scientifique consiste à considérer tous les phénomènes psycholo-

giques et spirituels comme des phénomènes naturels, c'est-à-dire conditionnés. Jusqu'ici rien que d'admissible. L'erreur a commencé quand, voulant préciser ce mot : *naturels*, ils l'ont traduit par cet autre : *vivants*. Une invincible analogie les a conduits à rapprocher jusqu'à les identifier les faits de vitalité morale, si l'on peut dire, et les faits de vitalité organique. Une littérature, par exemple, et une religion ne sont-elles pas, comme des espèces qui commencent, qui grandissent, qui se développent par une concurrence et d'après une sélection, tout comme les espèces animales? Une société n'est-elle pas si pareille à un corps, que l'apologue s'est emparé depuis des siècles de cette comparaison, depuis Ménénus Agrippa jusqu'à La Fontaine : « Si l'on appliquait les aphorismes d'Hippocrate au gouvernement civil, » a dit un grand écrivain politique, « on verrait qu'ils sont un petit itinéraire pour la conduite de la vie humaine. » D'autre part, n'y a-t-il point, entre les manifestations du génie et certaines dispositions nerveuses, des rapports si étroits qu'une biographie d'un Musset ou d'un Edgard Poë est un chapitre de pathologie mentale? Ne rencontre-t-on pas, de même, le problème du tempérament derrière tous les caractères et toutes les destinées, hautes et humbles, quand on veut les expliquer par leurs causes? S'il en est ainsi, comment ne pas être incité à emprunter au biologiste, devant tous ces objets et dans tous ces domaines, et ses méthodes et son vocabulaire? Quoi d'étonnant si, dans leur pre-

mière ivresse de Science, de beaux génies ont succombé à la séduction d'une apparente identité?

M. Grasset, lui, est un biologiste professionnel. A ce titre il s'inscrit en faux contre cette identité prétendue qui n'est qu'une confusion de méthode et d'objet. Il donne ainsi une preuve bien remarquable de son esprit philosophique. Le plus souvent les spécialistes n'ont-ils pas au contraire le souci d'absorber dans leur spécialité les ordres d'étude les plus étrangers? Les mathématiciens raisonnent de la Politique ou de l'Esthétique en géomètres. Pour les chimistes, la vie se ramène à une opération de cornue. Il n'a pas dépendu de certains théologiens que le désaccord devint irréductible entre la Foi et la Science, grâce à l'abus de leurs empiétements. *Nec ancilla, nec domina*. Cette judicieuse et forte devise est celle que le professeur de Montpellier réclame pour la biologie. Il n'admet pas qu'elle s'introduise où elle n'a que faire, pas plus qu'il n'admet que les autres Sciences s'introduisent dans son domaine. La revendication de cette autonomie fait la matière de son livre, mais c'est une revendication justifiée, et M. Grasset se trouve, au cours de cette défense de sa province, avoir comme dressé une carte de l'empire scientifique. En délimitant les frontières de sa Science, il marque du même coup les frontières des autres Sciences — avec quelle logique dans ses raisonnements, avec quelle justesse dans ses définitions, avec quelle netteté dans ses conclusions! Et, comme il arrive au terme des analyses bien ordon-

nées, toutes sortes de problèmes latéraux se trouvent avoir été résolus par la seule mise au point de quelques équivoques. Le problème de la banqueroute de la Science est un nombre.

S'il est exact que les domaines des différentes Sciences soient à la fois contigus et distincts, la première règle pour l'esprit est qu'il emploie dans chacun de ces domaines une méthode commune par certains points, et distincte par d'autres. Il s'agit donc d'examiner si, dans les travaux prétendus scientifique, qui ont fait crier à la faillite de la Science, ces deux principes ont été appliqués. Un seul exemple suffit. Le signataire de ces courtes notes demande qu'il lui soit permis, eu égard à la nature de ses propres travaux, de l'emprunter au domaine littéraire. Dans cette tentative acharnée qui fut celle d'Emile Zola pour donner au roman une rigueur scientifique, tout est-il à rejeter, je parle du point de vue scientifique? Evidemment non. Imaginez qu'un historien veuille étudier scientifiquement les conditions de l'existence populaire en France, dans les commencements de la troisième République, il ne pourra se passer de consulter *l'Assommoir*, *Germinal*, *le Ventre de Paris*. Un psychologue et qui voudra ramasser des notions précises sur la mentalité de l'artiste moderne, en recueillera de capitales dans *l'Œuvre*, de même qu'un sociologue en saura plus sur les anarchistes, en lisant *Paris*, qu'en dépouillant vingt volumes consacrés au même sujet. Il suffit de comparer ces romans à des ouvrages du même genre : *les Mys-*

tères de Paris ou les *Misérables*, pour se rendre compte qu'un esprit nouveau a passé par là, qui n'est autre que l'esprit scientifique. Suë et Hugo ne le possèdent à aucun degré, au lieu qu'il s'unit chez Zola aux plus hardies facultés de visionnaire et d'écrivain. Mais ici, j'entends dans les exemples que je viens de citer, cette union s'accomplit dans les « limites », pour employer la formule de M. Grasset, et d'après la norme que la nature spéciale de l'œuvre d'art impose. Je dis que l'esprit scientifique se reconnaît dans ces romans. A quel signe ? A ceci que le principe de l'exactitude documentaire y gouverne souverainement l'imagination de l'écrivain. Il veut amasser des faits réels, et il se soumet à cette réalité. En cela il est un savant. Mais en amassant ces faits, il les *vit*, si l'on peut dire. En cela il reste un artiste. Il a l'ambition de dégager les lois générales de l'activité humaine. En cela encore il est un savant. Il les incarne dans des individus, qui deviennent des êtres, des personnes, qui vont, qui viennent, qui parlent, qui agissent, qui jouissent, qui souffrent. Voilà l'artiste. La Science, au lieu de fausser l'Art, se coule en lui. C'était précisément le contraire quand l'auteur du *Roman expérimental* dressait l'arbre des Rougon-Macquart, ou qu'il amalgamait la doctrine de Claude Bernard et l'esthétique de la littérature romanesque, de manière à les fausser l'une et l'autre et l'une par l'autre.

III

On pourrait pratiquer une opération d'analyse semblable sur tous ceux de nos contemporains qui se sont piqués de rajeunir, qui la Critique, qui la Poésie, qui la Religion, qui la Morale, qui la Politique, qui la Sociologie. Ce cas très particulier suffit. Un peu étranger à la matière même du livre de M. Grasset, il permet pourtant bien d'en mesurer la portée et d'en préciser le caractère. Certains ont voulu y voir une œuvre de tendance négative, presque un pamphlet contre la Science. L'auteur cite lui-même, dans une note, non sans ironie, cette phrase d'un de ses détracteurs : « On s'afflige d'apprendre qu'un clinicien de la valeur de M. Grasset est clérical. O la terrible folie ! » En réalité, ces quelques pages sont le plaidoyer le plus décisif en faveur de la Science et de la méthode scientifique, mais de la Science définie, comme elle doit l'être : la soumission de l'intelligence au fait, et de la méthode scientifique pratiquée comme elle doit l'être, modestement, rigoureusement, sans généralisation préalable, sans postulat anticipé, sans hypothèse métaphysique. Il est bien remarquable que cette conception de la Science ait conduit l'illustre médecin à un traditionalisme qui fut aussi celui de Taine dans les

Origines de la France contemporaine, de Renan dans la *Réforme intellectuelle et morale*, — magnifiques ouvrages où ces deux maîtres ont abordé l'histoire et la politique, non plus avec des hypothèses de type scientifique, mais avec la méthode scientifique, tout simplement. La grossière critique adressée à l'auteur des *Limites* par un des innombrables « pense-petit » de l'anticléricalisme atteste, dans la naïveté de sa surprise, combien une telle position d'esprit est encore exceptionnelle. A peine est-elle intelligible à la plupart, tant sont profonds les préjugés dérivés du dix-huitième siècle et renouvelés, sous une autre forme, vers le milieu du siècle dernier, sur l'antinomie de la Science et de la Tradition. Quand on a bien pénétré l'idée fondamentale des *Limites de la biologie*, on se rend compte que cette antinomie ne repose sur aucune nécessité rationnelle. Il y a des domaines où la Tradition a pu être contraire à la Science : ainsi pour ce qui regarde l'interprétation des phénomènes physiques et chimiques. Il y a d'autres domaines où cette Tradition n'a été que la mise en œuvre instinctive et spontanée des lois de la nature, et, dans ces cas, la Science n'ayant pas d'autre but que la découverte de ces lois, il est évident que la prétendue antinomie n'existe pas. Une langue est parlée avant toute grammaire, et cette grammaire n'est une Science que si elle se conforme à ce fait antérieur, irraisonné, illogique souvent, mais souverain, mais indiscutable parce qu'il est l'œuvre de la toute-

puissante nature : l'usage, autant dire la Tradition.

Nous arrivons à reconnaître ainsi que, dans le domaine des mœurs, la méthode scientifique consiste essentiellement dans une constatation, et que cette constatation ne peut être faite ni avec les procédés des mathématiques, ni avec ceux de la biologie. Construire, par exemple, une société *a priori*, géométriquement d'après des axiomes abstraits, c'est se condamner à un avortement certain. Ces principes ont beau être scientifiques, cette construction est, par définition, antiscientifique. On n'obtiendra pas davantage un résultat satisfaisant si l'on essaie de tirer une politique et une morale des conceptions, plus ou moins justifiées, que nous nous formons aujourd'hui sur l'origine et le développement des espèces, ou sur les localisations cérébrales et les conditions de la personnalité. Le fait proprement politique, le fait éthique, le fait religieux se présentent à nous comme incommensurables à d'autres. Ce sont des faits *premiers*, et nous ne sommes vraiment scientifiques qu'en les admettant comme tels. Nous avons à les étudier dans leur originalité et à dégager leurs lois d'une manière non pas rationnelle, mais expérimentale. Cette expérimentation est, elle aussi, d'un ordre spécial, comme les faits eux-mêmes auxquels elle s'applique. La coutume est une expérience instituée par la nature, pour tout ce qui touche aux mœurs. L'histoire en est une pour ce qui touche à la politique. Si nous constatons, pour préciser les idées, que tous les

hommes, dans tous les temps n'ont maintenu de société qu'en s'imposant et pratiquant un culte public, nous serons scientifiques en concluant qu'une religion nationale est très probablement une loi de tout groupement ethnique. Si nous constatons que toutes les périodes de prospérité pour les peuples ont impliqué certaines conditions, et toutes les périodes de décadence certaines autres, nous serons scientifiques en concluant que très probablement la pratique des unes améliorera un pays, que la pratique des autres détériorera davantage. Nous serons scientifiques encore en inscrivant dans nos constitutions ces lois de santé, en proscrivant ces lois de destruction. Nous le serons en n'essayant pas de *rationaliser*, c'est-à-dire de ramener à la mesure d'autres Sciences ces vérités expérimentales, qui peuvent nous être aussi parfaitement inintelligibles, dans leur raison dernière, que la pathogénie de telle ou telle maladie l'est à un clinicien. Il ne nous sera pas défendu, une fois ces vérités dégagées, de discerner des ressemblances profondes entre elles et des vérités d'un autre ordre. C'est ce que je viens de faire, et légitimement, je crois, en marquant l'identité d'attitude mentale du médecin et du sociologue dans l'observation. Si les derniers domaines de la connaissance sont juxtaposés, il n'y a aucun motif de penser qu'ils soient contradictoires. Quand M. Quinton nous démontre qu'il existe une loi de constance du milieu vital, ce n'est pas manquer aux bonnes méthodes que de signaler l'accord saisiss-

sant entre cette hypothèse et le vieux principe sur les gouvernements jadis proclamé par Rivarol : *res eodem modo conservatur quo generantur*. Ce n'est pas y manquer que de discerner d'autres accords : ceux, par exemple, des hypothèses de sélection et d'évolution avec les caractères constitutifs des systèmes de politique aristocratique. Mais ces rapprochements ne sont que des accessoires, des procédés de confirmation, non de recherche. Leur valeur est d'illustrer en les renforçant des vérités découvertes d'abord par la méthode propre à la Science politique et à la Psychologie sociale.

IV

Cela revient à dire, je le répète après l'avoir indiqué déjà — car c'est l'idée qui se dégage finalement du livre de M. Grasset, — qu'il peut y avoir, et, pour ma part, je suis persuadé qu'il y a une unité absolue dans l'action de la nature, mais que cette unité ne peut être saisie par l'esprit que métaphysiquement. Elle rentre dans cette catégorie de l'Inconnaissable dont aucun savant de bonne foi ne nie l'existence. Puis, quand il s'agit pour eux de conclure, ils ne veulent jamais prononcer cet *ignoramus et ignorabimus* que Dubois-Reymond a eu le courage de proclamer en Allemagne, et M. Jules Soury en France. M. le profes-

seur Grasset, lui, estime que cette affirmation de l'Inconnaissable est en même temps une affirmation du Connaissable, et que, circonscrire le royaume particulier de chaque Science, c'est fortifier cette Science. Visiblement, il est de ceux qui croient que l'existence même de la civilisation est intéressée au double jeu des pratiques traditionnelles, qui représentent l'élément vital par excellence : l'Inconscient, — et des méthodes positives qui représentent plus particulièrement le Rationnel, le Conscient. Une humanité qui voudrait se comprendre toute, systématiser toute son activité, penser tous ses modes d'être, irait au rebours de la nature. Elle dépérirait dans une décomposition intellectuelle dont le conflit des doctrines nous donne par avance une image, quand il s'agit de formuler une hypothèse sur des problèmes tels que l'origine de la vie ou simplement l'organisation du travail ou du capital. D'autre part, une humanité qui prétendrait s'emprisonner dans les conceptions héréditaires sur les points où les méthodes expérimentales ont renouvelé les idées irait, elle aussi, contre la nature. Elle dépérirait dans cette routine où certaines civilisations d'Orient demeurent ankylosées. Il y a là une difficulté qui se retrouve, sous vingt formes diverses, dans toutes les discussions d'aujourd'hui. Elle est au fond du problème de l'Education, comme au fond du problème de la Politique. C'est à elle que se heurtent les utopistes du socialisme et ces autres utopistes, plus dangereux peut-être, qui, dans l'Eglise même,

ont tenté d'introduire l'anarchie, toujours sous le prétexte de Science et de renouvellement. A tous ceux-là le petit livre de M. Grasset apporterait, s'ils voulaient en accepter l'enseignement, la solution la plus lumineuse d'une équivoque qui dérive, comme tant d'autres, d'une inexactitude dans la traduction d'un mot, celui de *Science*. Il est devenu une de ces *idoles de théâtre* dont parlait Bacon. Le philosophe de l'*Instauratio magna* entendait par là ces erreurs qui proviennent d'un abus du langage, causé lui-même par une griserie des idées, alors que l'esprit, s'exaltant sur une découverte, en amplifie les conséquences plus encore par auto-suggestion que par charlatanisme. Auguste Comte, dans une page trop peu connue, condamne déjà cette usurpation des Sciences les unes sur les autres. Il reprochait aux mathématiciens de « laisser absorber la géométrie ou la mécanique par le calcul. » Il déplorait « cette usurpation de la physique par l'ensemble de la mathématique, ou de la chimie par la physique, surtout de la biologie par la chimie ». Il signalait « la disposition constante des biologistes à concevoir la science sociale comme un simple corollaire ou appendice de la leur ». Et il pronostiquait partout un même résultat nécessaire de ce désordre : « l'imminente désorganisation des études supérieures. » Il appartient aux savants, dont la supériorité professionnelle est indiscutable, de rappeler les constructeurs de systèmes pseudo-scientifiques à la discipline des bonnes méthodes. L'auteur des *Limites de la Bio-*

logie a rempli ce devoir avec une énergie dans la pensée qui le classe parmi les logiciens de notre époque au rang qu'il occupait déjà parmi les cliniciens. Ceux qui suivent ses travaux de neurologie savent que ce rang est un des tout premiers.

Décembre 1905.

II

LE RÉALISME DE BONALD ⁽¹⁾

I

Voici des années que le plus averti des connaisseurs, le plus aigu des critiques, j'ai nommé Sainte-Beuve, écrivait : « M. de Bonald est un des auteurs dont il y aurait le plus de grandes et spirituelles pensées à extraire. On ferait un petit livre qu'on pourrait intituler *Esprit* ou même *Génie de M. de Bonald*, et qui serait très substantiel et très original. » Quand l'analyste des *Lundis* s'exprimait de la sorte, il ne cédait pas seulement à ce sens intime du talent qui avait en lui la force, presque la fatalité d'un instinct. Il manifestait aussi la perspicacité de ce que l'on a très heureusement appelé son « empirisme orga-

(1) A propos d'*Un Choix d'extraits de Bonald*, par M. Michel SALOMON (chez Bloud).